

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 340. Londres, Samedi 11 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

340. Londres, Samedi 11 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Conversation](#), [Famille Guizot](#), [Femme \(politique\)](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Napoléon 1 \(1769-1821 ; empereur des Français\)](#), [Napoléon 1 \(1769-1821 ; empereur des Français\) -- Retour des cendres \(1840\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Protestantisme](#), [Relation François-Dorothée](#), [Religion](#), [Réseau social et politique](#), [Salon](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :

[340. Paris, Jeudi 9 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[342. Paris, Dimanche 12 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-11

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe me lève de bonne heure. Il fait du soleil, ce que les Anglais appellent un beau soleil, blanc et pâle.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
380/77-78

Information générales

LangueFrançais

Cote920-921, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

340. Londres Samedi 11 avril 1840

8 heures

Je me lève de bonne heure. Il fait du soleil, ce que les Anglais appellent un beau soleil, blanc et pâle. Lord Mahon me contait hier soir qu'une femme, peu savante voulant lier conversation avec le dernier Ambassadeur Persan et croyant les Persans toujours de la religion de Zoroastre lui avait parlé du culte qu'ils rendaient au soleil. " C'est ce que vous feriez aussi, Madame Si vous le voyiez. "

Je fais comme les Anglais ; j'appelle cela du soleil, et je m'en rejouis ce matin pour ma course à Kensington, car c'est à Kensington que demeure M. Senior et que je vais déjeuner avec l'archevêque de Dublin.

On s'attendait, pour lundi, à une scène curieuse de l'archevêque de Dublin. Il devait parler à la Chambre des lords sur la question des Clergy-reserves au Canada, contre l'archevêque de Cantorbery et l'Evêque d'Exeter, et très vivement.

« Je ne suis pas sûr me disait Lord Holland, qu'il ne dise pas qu'il ne sait point de bonne raison pour qu'il y ait à la chambre haute un banc des Evêques." Mais il ne parlera pas. Tout ce débat va tomber. L'attorney général a découvert que c'était une question-of law à décider par les juges, non par le Parlement.

Je dînerai aujourd'hui, chez l'évêque de Londres, avec je ne sais combien d'évêques. Il m'en a déjà annoncé deux. Et il m'a demande d'aller un dimanche avec lui dans sa voiture assister à l'office solennel de St Paul. L'église veut prendre possession de moi. Malgré son intolérance ; elle est quelquefois de bonne composition. Avant-hier, chez M. Hallam dinaient avec moi d'une part, l'évêque de Londres et M. Gladstone, le champion le plus ardent de l'Eglise dans les communes de l'autre M. Grote, le plus obstiné radical. Il étaient très bien ensemble.

Il n'est pas le moins du monde question de la translation du corps de Napoléon en France. M. Molé me paraît peu au courant des Affaires étrangères. Car ici je ne vois pas pourquoi il mentirait. Du reste je ne suis pas surpris qu'il soit peu au courant. On ne l'aimait pas du tout dans le département, et parmi les gens qui y restent toujours, je n'en sais aucun qui prenne soin de l'instruire.

L'Angleterre a fait le geste pour Naples ; à l'heure qu'il est, l'amiral Stopford doit avoir saisi des bâtimens napolitains et les avoir envoyés à Malte où ils resteront en dépôt jusqu'à l'arrangement. Lord Palmerston est pourtant un peu préoccupé des conséquences possibles du coup. Nous nous emploierons à les prévenir et à amener un accommodement.

J'ai été hier soir un moment chez Lady Jersey ; un petit rout. J'ai causé avec Lady Wilton. Vous avez raison. Elle a de l'esprit. Lady Jersey fait les honneurs de la beauté de ses filles d'une façon vraiment plaisante, comme un marchand d'esclaves.

Au drawing-room, elle n'avait point la robe de Mad. Appony, mais une robe qu'elle a prise à Londres et qu'elle a absolument voulu me faire trouver belle.

3 heures

Je comptais sur une lettre aujourd'hui. Pourquoi ne l'ai-je pas ? J'ai cru jusqu'à présent que vous me l'aviez adressée chez mon banquier qui me les envoie toujours plus tard. Mais il commence à être trop tard. Ecrivez moi sous le couvert de mon banquier moins souvent que sous les autres. Ce n'est pas plus sûr et c'est plus long. Aurai-je au moins une lettre demain Dimanche ? Je me crois bien sûr de vous avoir dit que le dimanche même on distribuait les lettres du corps diplomatique vers 1 heure. Vous pouvez donc m'écrire aussi pour le dimanche quand vous le voudrez seulement sous mon propre couvert. Une fois par semaine cela se peut très bien.

Voilà le n°340 que vous avez intitulé 330. Je suis bien aise que vous vous trompez quelquefois. Il m'arrive en effet par mon banquier. Vous voyez que ce n'est pas le plus prompt. Je l'aime bien, car je ne l'espérais plus. Je ne l'aime pourtant pas autant que le 339. Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? Comme vous m'aviez écrit deux jours de suites vous pensiez que j'en aurais fait autant et vous avez eu jeudi un petit mécompte de n'avoir pas une lettre de moi écrite mardi, n'est-ce pas vrai ? Pourquoi ne pas me le dire ? Vous me reprochez de vous tromper. Je vous reproche de me cacher. J'ai plus raison que vous.

Je compte faire venir ma mère et mes enfants au mois de Juin mais pourvu que je puisse les ramener avec moi en France au commencement d'Octobre. Je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Il faut absolument, pour mes affaires économiques et quand je n'aurais nul autre motif, que j'aie passer à Paris quatre ou cinq mois du commencement d'octobre au milieu de Février. Cela est convenu avec le Roi, le Cabinet, ma famille tout le monde. Je ne doute pas et personne ne doute, amis, médecin & que je ne puisse ramener ma mère et mes enfants dans les premiers jours d'octobre sans le moindre inconvénient. Et probablement au mois de Février, quand je reviendrais ici, je les laisserais encore à Paris jusqu'au mois de Juin. Je ne me soucie pas de leur faire passer des mois d'hiver à Londres. Je crains un peu pour ma mère, le charbon dans sa chambre. Elle est disposée à des mouvements vers le cerveau, à des lourdeurs de tête. Elle sera fort bien ici dans la belle saison. L'hiver je ne sais pas. Je suis persuadé que la traversée sera peu de chose pour elle. Mon médecin l'accompagnera. Je ne prévois point de difficulté, ni d'inconvénient à cette venue en juin et à ce retour en octobre ; du moins pour la première fois, nous verrons ensuite.

J'ai renoncé, bien contre mon goût et mon naturel, à la prétention de tout régler d'avance et pour longtemps. Mais pour ceci et dans les limites que je vous dis c'est parfaitement décidé. Il n'y a donc rien là, absolument rien qui dérange nos projets ni qui puisse nous causer aucun mécompte. Tenez pour certain que sauf les plus grandes affaires du monde ce qui ne se peut pas à Londres à cette époque.

Je serai à Paris d'octobre en Février avec ma mère et mes enfants. Il faudrait donc que je ne les fisse pas venir du tout d'ici là ce qui leur serait et à moi aussi un vif chagrin. Ils viendront donc en Juin, Notre seul dérangement portera, sur nos visites, de châteaux qui en seront, nullement supprimées mais un peu abrégées. Ces visites-là seront pour moi une convenance et presque une affaire. Ma mère le sait déjà et en est parfaitement d'accord. Je ne la laisserai pas seule à Londres. Mlle Chabaud viendra l'y voir au mois d'août. Je ferai donc des visites, nos visites

seulement un peu plus courtes. Il faut bien quelques sacrifices. Je voudrais bien sur cela, n'en faire aucun.

Que signifie cette phrase : "Je ne veux pas que votre première pensée soit pour moi"? Si vous parlez de mes devoirs, de mes premiers devoirs vous avez raison. Est-ce là tout ? Dites-moi. Et puis dites-moi aussi que vous vous associez à mes devoirs, et que vous m'en voudriez de ne pas les remplir parfaitement.

Répondez-moi exactement sur tout cela. Vous ne répondez pas toujours. Et soyez sûre que je n'essaierai plus jamais de vous tromper même pour vous épargner un chagrin, même quand j'espérais réussir. Je commence à vous aimer trop pour cela. J'ai été au Zoological garden avec toute mon ambassade qui m'y a mené. J'aurais mieux aimé y aller seul. Ne me dites pas que vous n'y retournerez jamais avec moi. Ne vous ai-je pas dit que Brünnow était venu me voir mardi ? Je lui ai rendu hier sa visite. Nous nous parlons de fort bonne grâce. C'est fini.

Je viens de chez Lady Palmerston. J'y ai été à pied. Il me faut une demi-heure. Je l'ai amusée de la reconciliation de Mad. de Talleyrand avec Thiers et de la robe de Lady Jersey. Elle ne les aime ni l'une ni l'autre. Elle est charmée du dernier succès de son mari.

Mon archevêque de Dublin est étrange, le plus dégingandé, le plus distrait le plus familier, le plus ahuri, le plus impoli et à ce qu'on dit le meilleur des hommes. Il en a l'air.

Adieu. J'ai encore deux lettres à écrire et quelques visites à faire. Adieu. Adieu. Comme il y a trois mois comme dans deux mois

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 340. Londres, Samedi 11 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-11

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/267>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 340

Date précise de la lettre Samedi 11 avril 1840

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Cher,

donc accorde
le vœu
sans peine

et d'ailleurs
compromis quelque
chose, l'air
simple, de
plus, de nos
le 339.

enquêt. Comme
de suite, pour
aut, et pour
de de l'œuvre
mardi, toutes
une le dire ?
pour. De ceux
les raisons

maître et mes
savourer que
en France
non pas
le fait
romantique
et motif
tra au long

Je me tiens de bonne heure
et fait du soleil, ce que les Anglais appellent
un beau soleil, blanc et pâle. Lord Mahon me
content bien d'être qu'une femme, plus savante voulant
bien conversation avec le dernier ambassadeur
Russe et voyant le Russe, toujours de la religion
de l'orthodoxie lui avait parlé de cette grande machine
du soleil - C'est ce que vous savez aussi, madame,
si vous le voyez.

Je fais comme le Anglais j'appelle cela du
soleil et je m'en réjouis le matin pour me rendre
à Kensington. C'est à Kensington que demeure
mon cousin et que je vais déjeuner avec l'archevêque
de Dublin.

Je attendais pour venir à son dîner avec
de l'archevêque de Dublin. Il devait parler à
la Chambre des lords sur la question de l'église
réservée au Canada, contre l'archevêque de
l'autorité et l'évêque d'Exeter, et lui venant.
Je ne suis pas sûr, me dit-il lord Holland, qu'il
me dise pas qu'il ne s'est point de bonne raison
pour qu'il y ait à la Chambre haute un banc

les langues. Mais il ne parait pas sans le délat
va tomber. L'attorney general a déclaré que
c'était une question of law, à décider par le
Jury, non par le Parlement.

Le dimanche aujourd'hui chez l'Anglais de
Londres, avec je ne sais combien d'Anglais. Il
m'a déjà ramené deux. Et il m'a demandé
d'aller un dimanche avec lui dans la voiture
assistée à l'office de la nuit. C'est l'Église
sans grande procession de nuit. Malgré son
intolérance, elle est quelquefois de bonne
composition. Mais hier, chez les hallans d'ici
avec moi deux pairs l'Anglais de Londres et
M^r. Hardstone le champion le plus ardent de l'Église
dans les communes, de l'autre M^r. Boyle le plus
ardent radical. Ils étaient très bien ensemble.

Il n'est pas le moins du monde question
de la translation du corps de Napoléon en
France. M^r. Mole me paraît peu au courant de
affaires étrangères. Ici, si je ne vois pas
pourquoi il mentirait. Du reste je ne lui en
laisserais guère d'être peu au courant. Il ne
s'aimait pas du tout dans le département, &
parmi les gens qui y restent longtemps, je n'en
sais aucun qui prouve quoi de l'indignation.
L'Angleterre a fait le geste pour Napoléon.

à l'honneur qu'il
le détermine à
Malthus en le voyant
Les Palmerston
de conséquences
impliquent à
attacher l'attention

J'ai été à
un petit sort.
avec raison. Et
la harmonie de
faire quelque
d'articles

du beau
de M^r. App
à Londres, à
faire l'œuvre

Le compte
en l'ai-je pu
vous en l'ai
me les encou
à être trop
mon langage
Le n'est pas p
au moins une
c'est bien l'au
même, au l'

donc ce délat
devenir que
je parle.

l'usage est
vague, il
ne demande
la justice.

est à l'usage
alors, son
la bonne

allant d'habitude
soudain, et
dans l'usage

de la plus
semblable.

de question
nature en
me concernant

ni par
à ne lui par
de ne

Arment, &
je me
notamment.

me trahit.

à l'heure qu'il est, Lord Stappard est venu à
le d'habitude hospitalier, et le voir d'après à
Malk où ils sortent en dépôt jusqu'à l'anniversaire,
Lord Palmerston se présente au par grand hôtel
de la congruence possible du coup. Mon vœu
s'applique à l'été prochain et à donner un
accommodement.

J'ai été bien d'air en moment chez Lady Dorsey
un petit vent. J'ai causé avec Lady Wiltton. Une
vive raison. Elle a de l'esprit. Lady Dorsey fait
la connaissance de la beauté de sa fille. Une
façon vraiment plaisante comme un marchand
d'esclaves.

du Scouting room elle n'est point la robe
de Marie Appony mais une robe qu'elle a prise
à Londres, et qu'elle a absolument voulu me
faire trouver belle.

3 heures.

Je compte sur une lettre aujourd'hui. Pourquoi
ne l'ai-je pas? J'ai en jargon prévu que
vous me l'avez adressée chez mon banquier qui
me la enverra toujours plus tard, mais il commence
à être trop tard. J'écris moi-même le conseil de
mon banquier même, surtout que pour les autres.
Le n'est pas plus sûr et n'est plus long. J'espère
au moins une lettre demain Dimanche? Je me
vois bien sûr de vous avoir dit que, le dimanche
même, on distribuerait les lettres, sur l'ordre d'après.

quelque vice. & l'autre. Vous pouvez donc être sûr
sans le Dieu suer, quand vous le voyez
éclatant sous son ^{troupeau} troupeau, que vous n'avez pas
deux ans, cela se peut très bien.

Voilà le 4^e 340, que vous avez intitulé 339
Je suis bien sûr que vous vous trompez quelque
peu. Il m'arrive en effet pas trop tranquille. Vous
voyez que ce n'est pas le plus prompt. Je
sais bien, car je ne l'ignorerai plus. Je ne
l'ai pas prouvé pas autant que le 339.

Pouvez-vous que je vous dise pourquoi ? Comme
vous m'avez écrit deux jours de suite, vous
pouvez que j'en aurais fait autant, et vous
avez eu l'air un petit moment de l'avoir
par une lettre de moi, c'est-à-dire, l'avez
pas vu ? Pourquoi ne pas me le dire ?
Vous me reprochez de vous tromper. Je vous
reproche de me cacher. J'ai plus raison
que vous.

Je compte faire venir ma mère et mes
enfants au mois de juin, mais par ce que
je pousse le 1^{er} ramener avec moi en France
au commencement d'octobre. Je n'ai pas
le moindre doute à cet égard. Il faut
absolument pour mes affaires économiques
et quand je n'en aurais pas autre motif,
que j'aille passer à Paris quatre ou cinq

Il faut de
un bon état
tout est bien
bien convenu
l'année a été
de l'année
au soliel - et
si vous le voyez
le fait
soliel et je
à l'enseignement
m. d'année et
de Dublin.

En fait
de l'année
la chambre
venez au
l'autorité
et à l'année
me dire pas
pour quel

de d'écouter et
d'écouter, comme
d'écouter, comme

Enfin, les commencements d'octobre au milieu
de février, cela ne couvrait rien le fait les
cabinets, ma famille, tout le monde. Je ne
doute pas et personne ne doute, mais, malade
que je ne puisse ramener ma mère et mes
enfants dans les premiers jours d'octobre dans
le moindre inconvénient. Et probablement,
au mois de février, quand je serai de retour
je les laisserai encore à Paris jusqu'à mon
devenir. Je ne me vante pas de leur faire
passer les mois d'hiver à Londres. Je veux
un peu pour ma mère, le charbon dans la
chambre. Elle est disposée à se mouvoir
vers le cercueil, à se lever de la tête. Elle
sera fort bien ici dans la belle saison; l'hiver
je ne sais pas. Enfin, persuadé que la
Bascotte sera peu de chose pour elle. Mon
oncle m'en accompagnera. Je ne puis voir point
de difficulté ni d'inconvénient à cette
venue en hiver et à la retour en octobre;
du moins pour la première fois. Nous
verrons ensuite. J'ai reconnu, bien contre mon
goût et mon naturel, à la prétention de
longue règle d'avance et sans doute. Mais
pour moi, et dans les limites que je veux
donner, est parfaitement délicate.

Et n'y a donc rien là, absolument rien

qui dérange nos projets, ni qui puisse nous
causer aucun mécompte. Sinez pour certain
que, sans les plus grandes affaires, ne moule,
le qui ne se peut pas à Londres à cette époque,
je serai à Paris d'octobre au février, avec
ma mère et mes enfans. Il faudroit donc que
je ne le sille pas venir du tout d'ici là,
ce qui leur seroit, et à moi aussi, un vil
changement. Il viendront donc des Paris. Mais
leur échangeement passera sur nos visites
de châteaux, qui se feront, naturellement d'après
mais un peu abrégées. Les visites, là, seront
pour moi une consolation et presque une
affaire. Ma mère le sait déjà et en est
parfaitement d'accord. Je ne la laisserai
pas seule à Londres. M^{lle} Chabrand viendra
si vous en voulez d'avant. Je ferai donc
des visites, nos visites, certainement un peu
plus courtes. Il faut bien quelques sacrifices.
Je vendrai bien, sur cela, un faire aucun.
Mais.

Que signifie cette phrase-ci, Je ne vous
pas que votre première pensée soit pour
moi - ? Si vous parlez de mes devoirs, de
mes premiers devoirs, vous avez raison.
Est-ce là tout ? Dites-moi. Et puis, s'il y
en a d'autres que vous, vous associez à mes
devoirs, et que vous me voudriez de ne

pas les compter
Répondre
Mais ne répondez
Et d'après la
de vous, le temps
un changement
Nécessaire. Je le
pense cela.

Je n'ai été
mon intention
humeurs aimées
que vous n'ayez

De vous
Et tout cela ne
vendra bien
de faire comme

Je viens
si il y a plus
de lui, comme
Mais, cela

la robe de la
ni l'une ni l'autre
dernière l'une

Qu'en pens
le plus dégoûté
familière la
à ce qu'on a

peut-être nous
une certaine
de nous.
cette époque
dans une
est donc que
à l'été.
est un vieil
dans. Mais pour cela.

mes visites
meurt d'appréhension
laissant
peut-être une
et en est
laissant
meurt d'appréhension
laissant
peut-être une
et en est
laissant

et puis, dit-
il à mes
amis de ne

pas les venir voir, parfaitement.

Répondre moi exactement sur tout cela.
Vous ne répondez pas toujours.

Il d'après lui que je n'irai plus jamais
de vous le temps, même pour vous épargner
un chagrin, même quand l'expression y
réussit. Je commence à vous aimer trop
pour cela.

J'ai été au botanique, j'ai été au jardin
meurt d'appréhension, j'ai été au jardin
laissant. J'ai été au jardin, j'ai été au jardin.
peut-être une, j'ai été au jardin, j'ai été au jardin.
et en est, j'ai été au jardin, j'ai été au jardin.
laissant, j'ai été au jardin, j'ai été au jardin.
meurt d'appréhension, j'ai été au jardin, j'ai été au jardin.
laissant, j'ai été au jardin, j'ai été au jardin.

Je viens de chez lady Pemberton. Il
m'a dit à pied. Il me fait une demi-heure.
de lui ramener de la collection de
madame Alligand avec l'histoire et de
la robe de lady Jersey. Il ne lui aime
ni l'une ni l'autre. Elle ne charme de
devenir l'un de son mari.

Mon archéologue de Dublin est étrange,
le plus légendaire, le plus distrait, le plus
familier, le plus sûr, le plus impoli, et
à ce point de vue, le meilleur de tous. Il

on a *bird*.

Adieu. J'ai encore deux lettres à écrire et quelques vivats à faire. Adieu, Adieu, comme il y a beau monde, comme dans deux mois.

Invois, les vœux
 de l'Éternel. Le
 cœur-actif, mon
 doute pour ce
 que je ne p
 taise dans l
 le moindre co
 au mois de
 je les laisse
 de l'air. De
 passer de, m
 un peu pour
 chambre. Et
 vers le cercue
 deux fois bon
 je ne sari p
 traverser de
 enlaidir l'at
 de difficile
 même on l'u
 de main. P
 verrons ensu
 goût et m
 tout rigles
 pour cui
 Li, est pa
 Et n'y